Dans son — *Pélerinage de Bretagne,* — page 28 et suivantes, — M. Hippolyte Violeau donne un autre dénoûment à ce gwerz. Voici, du reste, sa version, dont il ne produit pas le texte breton. Il dit l'avoir entendu chanter à un charbonnier de la forêt de Quénécan, natif de la commune de Séglien, où se trouvent les ruines du château de Coat-an-fao.

— Mon frère Rogard, allons tous deux à la soirée de Coat-an-fao.

— Non, mon frère Marc, restons à la maison, car un gros temps s'annonce.

— Notre chef nous accorde un grand congé, il faut en profiter et nous amuser, ce soir.

— Nous ne porterons atteinte à la vie de personne, à moins d'être toisés et regardés de travers.

Au moment où ils se disposaient à partir, les cloches sonnaient d'elles-mêmes.

Les éclairs, le tonnerre, le vent, une tempête dans toute sa furie.

Quand ils arrivèrent à Coat-an-fao, toutes les portes étaient closes.

Tous les habitants sommeillaient, quand ils ont frappé à la porte de Téliaw Troadec.

— Compère, ouvrez-nous, ouvrez-nous la porte, un chien ne tiendrait pas dehors.

— Je n'ouvrirai pas ma porte, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes de terribles brigands, vous avez ravagé ce pays.

— Si tu n'ouvres ta porte, nous l'enfoncerons ; il nous faut du feu pour nous chauffer.

Ils ont enfoncé la porte, ils ont tué le vieux Troadec et l'aîné de ses fils.

Le plus jeune a couru avertir les archers, qui, depuis longtemps, cherchaient les fils Euret.

Dix-huit archers sont arrivés pour prendre les fils Euret.

Quand Marc Euret les entendit, il s'élança de la maison.

— Si vous cherchez les fils Euret, ils sont tout près, les voici !

Le jeu de fleuret a duré trois heures et demie, et dix-sept archers ils ont tués.

Ils ont épargné seulement un vieil archer, pour qu'il racontât leurs exploits.

— Nous te laissons la vie, à toi ; va chercher un nouveau renfort.

Le vieil archer gémissait, en entrant dans la ville.

— Nous étions partis dix-huit pour prendre les fils Euret, dix-sept ont été tués, et ils n'ont laissé que moi.

Un archer de dix-sept ans, apprenant cette nouvelle : — Mon maître, je vous conjure de me laisser partir.

Je garotterai ce fameux Euret, et n'aurai besoin du secours de personne.

Il a mis son cheval au galop, à Coat-an-fao il s'est rendu

— Salut, dit-il, salut à ce village ! où sont les fils Euret ?

Rogard, s'entendant nommer, bondit hors de la maison.

— Si vous cherchez les fils Euret, en voici un tout prêt à combattre.

Rogard a été terrassé et garotté par l'archer de dix-sept ans.

En jouant du bâton et du fleuret, l'archer a gagné sur Rogard, et son triomphe était à son comble.

— Rogard, disait-il, je suis le maître des archers, puisque je t'ai vaincu.

Mais le frère Marc accourut de la maison, comme un chien furieux

— Aide-toi ! aide-toi encore, Rogard ! sans moi tu allais être pris.

Le mot n'était pas achevé, que le jeune archer était étendu mort.

Marie Troadec était au lit, appuyée sur son coude, et elle voyait le combat.

Garottée avec des cordes, elle ne pouvait bouger que la tête.

Elle n'a pu se taire, et elle s'est écriée : ah ! — m'en coûterait-il cinq cents écus, je ferai prendre les fils d'Euret !

Rogard s'est détourné, et il a étranglé Marie Troadec.

Aussitôt ils ont mis le feu à la maison, et tout a été consumé.

Rien ne résiste à ces brigands, ils ruinent le pays.

Jamais on ne pourra prendre Marc Euret, il peut sauter 18 pieds de long et 18 pieds de large.

Il saute 18 pieds de hauteur, et retombe sur place.

Il est nerveux de corps, il a dans les cheveux une grande force.

Personne ne pourra prendre cette troupe de malfaiteurs.

Quand passent les fils Euret dans les rues, de chaque côté, les portes se ferment.

Les fils Euret ont effrontément traversé la ville de Nantes, à midi.

— Voici les fils Euret ! disaient-ils. Où est la justice de cette ville !

Tant qu'il y aura des vendredis dans l'année, on ne prendra pas les fils Euret.

*